

Le rôle de la mémoire interdiscursive artificielle

Considérations liminaires

Plus qu'une condition cognitive qui serait nécessaire à la connaissance - idée qui fait en général consensus - la mémoire est déterminante dans l'organisation structurale des discours. Cette mémoire devrait donc être un objet d'étude privilégié pour les Sciences Humaines et Sociales, en particulier pour les Sciences du langage. Cependant, puisque souvent considérée comme trop proche d'autres disciplines comme la cognition, la psychologie, les sciences cognitives, etc., la notion a longtemps été « boudée » en Sciences du langage : en témoigne son éloquente absence des dictionnaires de linguistique ou de sémiotique. Elle réussit toutefois à se frayer un chemin dans les années 1980 en Analyse de discours chez Jean-Jacques Courtine qui travaille sur ce qu'il appelle la *mémoire discursive*. En termes de généalogie, cette notion a une double origine, à la fois fille des réflexions de Michel Foucault et de Michel Pêcheux. Chez Foucault⁷¹⁸, le domaine de la mémoire est une sorte d'archive morte constituée d'énoncés effectivement produits qui ont une incidence sur la production des discours actuels. Pêcheux⁷¹⁹, qui a initié les réflexions de l'École Française en Analyse du Discours (abrégée en ADF dans la suite du développement), travaille quant à lui sur la *mémoire* et l'*interdiscours*, ancêtres conceptuels de la mémoire discursive, centrés autour des considérations socio-historiques de production des discours, originellement dans une perspective marxiste. Depuis Courtine lui-même héritier de Pêcheux, en Analyse de discours, la mémoire discursive est définie comme l'ensemble des discours déjà tenus, dans leur matérialité même. Cette notion affranchie de tout aspect cognitif, n'est alors retenue que la matérialité des discours. La mémoire discursive n'est pas l'affaire d'une mémoire psychologique, cognitive qui serait individuelle, mais concerne selon Pêcheux « l'existence historique d'un énoncé au sein des pratiques discursives réglées par des appareils idéologiques »⁷²⁰. La mémoire discursive se place dans l'axe vertical des discours, dans une sorte de transversalité où s'inscrivent des discours déjà tenus, qu'ils soient connivents ou antagonistes, qui retentissent en creux quand sont proférés les discours de l'axe horizontal. Quand un discours est produit, selon l'axe horizontal, qui suit la linéarité langagière, une profusion d'autres discours résonnent, sont là en puissance, sur un axe vertical. La mémoire discursive confronte les discours dans leur circulation, elle contraint une certaine coloration dans l'interprétation des nouveaux discours, puisqu'elle apporte une lumière particulière, celle des discours déjà tenus. Chaque nouveau discours est ainsi, dans une certaine mesure, interprété à la lumière des discours inscrits sur l'axe vertical, chaque nouveau discours mis en circulation est interprété à la lumière de cette mémoire discursive. La mémoire discursive ainsi définie implique donc intrinsèquement le fait qu'elle soit collective et partagée, et qu'elle concerne à chaque fois des locuteurs qui appartiennent à la même communauté discursive.

⁷¹⁸ FOUCAULT Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969 (Bibliothèque des sciences humaines).

⁷¹⁹ PÊCHEUX Michel, *Analyse automatique du discours*, Paris, Dunod, 1969.

PÊCHEUX Michel, LÉON Jacqueline, BONNAFOUS Simone et al., « Présentation de l'analyse automatique du discours (AAD69) : théories, procédures, résultats, perspectives », *Mots. Les langages du politique* 4 (1), 1982, pp. 95-123.

⁷²⁰ PÊCHEUX Michel, « Rôle de la mémoire. Rapport de synthèse », in: *Histoire et Linguistique*, Paris, Éditions de la M.S.H., 1984, page 262.

Cette dernière notion est cruciale dans la compréhension du rôle que tient la mémoire dans les discours. En Analyse du discours, ce terme de *communauté discursive*, rappelons-le, renvoie à une communauté de communication restreinte, organisée autour de la production de discours, qu'elle qu'en soit la nature (journalistique, scientifique, religieuse, etc.). Les membres de la communauté discursive partagent un certain nombre de modes de vies, de normes, de règles, etc. C'est une notion solidaire de celle de *formation discursive*, qui correspond quant à elle à chaque ensemble d'énoncés socio-historiquement circonscrits que l'on peut rapporter à une identité énonciative, à une instance. Ce système d'énoncés délimite donc une identité, une idéologie ou des positionnements idéologiques – n'oublions pas l'origine très marquée idéologiquement de la notion chez Pêcheux. L'ensemble crée un système de normes implicite ou non qui régit, qui contraint, qui ordonne la production des discours de la communauté discursive. Pour le présent propos, nous nous inscrivons dans le cadre d'une Analyse du discours au sens large, une Analyse du discours qui perd un peu de sa vocation de révélation voire de dénonciation des idéologies mais qui veut étudier le fonctionnement des discours en prenant en compte leurs conditions socio-historiques de production et d'interprétation, en prenant en compte ces communautés discursives et ces formations discursives.

Propositions théoriques post analyse

Après ce préluce de définitions et une fois ces quelques remarques posées, peut surgir une interrogation, naïve s'il en est, à propos du passage dynamique d'une communauté discursive à une autre. Quid de la mémoire pour les discours qui traversent des communautés discursives ? En situation de vulgarisation scientifique par exemple, le cas qui intéresse ce travail, la situation discursive n'est pas homogène. Les locuteurs-acteurs en présence ne partagent pas les mêmes connaissances et n'ont pas nécessairement eu accès aux discours déjà-dits, aux discours transversaux qui constituent ce qui a été défini comme étant la mémoire discursive. En Analyse du discours, Sophie Moirand⁷²¹ propose le concept de *mémoire interdiscursive médiatique*, en s'inspirant conjointement de la *mémoire discursive* de Courtine⁷²², de la *mémoire collective* de Halbwachs⁷²³ et de la notion de *dialogisme* de Bakhtine⁷²⁴. Travaillant sur un corpus de presse, elle met en évidence une certaine mémoire interdiscursive qui se construit « dans et par les médias », à partir de formulations très récurrentes, stéréotypées et qui, sous le régime de l'allusion, participent à l'interprétation des événements : « la vache folle », « les OGM », ou encore le « virus Zika », « le scandale de la Dépakine » qui fonctionnent aujourd'hui sur le même modèle.

Dans cette filiation théorique de l'ADF (Pêcheux, Courtine, Moirand) mais en regard des considérations de sémiotique textuelle qui pavent notre appareil théorique (Hjelmslev, Rastier, Couégnas, Ablali), nous proposons une nouvelle acception de ce concept de mémoire, en travaillant sur une *mémoire interdiscursive artificielle*. Une mémoire prothèse qui serait explicite, construite matériellement, qui ne serait plus totalement en puissance mais visible

⁷²¹ MOIRAND Sophie, *Les discours de la presse quotidienne : observer, analyser, comprendre*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007 (Linguistique nouvelle).

⁷²² COURTINE Jean-Jacques, « Analyse du discours politique [Le discours communiste adressé aux chrétiens] », 15 (62), 1981.

⁷²³ HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1925.

⁷²⁴ BAKHTIN Mikail, *Problèmes de la poétique de Dostoïevski [1963]*, Lausanne, l'Âge d'Homme, 1998.

et/ou lisible, qui serait même mise en scène dans le but d'être la plus fonctionnelle possible. En effet, elle aurait une sorte de caractère utilitaire, dans la situation dynamique de transmission d'une communauté discursive à une autre que nous avons mentionnée. À partir de cette proposition, deux hypothèses peuvent alors être formulées, la seconde découlant de la première : (i) en situation de vulgarisation scientifique, la mémoire interdiscursive subit un traitement spécifique par le simple fait d'être « traitée », elle devient artificielle et explicite, elle acquiert de la matérialité, devient presque palpable ; (ii) cette *mémoire interdiscursive artificielle*, en tant que prothèse, incarne même un élément constitutif de la définition du genre « vulgarisation scientifique » autorisé par l'investissement morphologique et distributionnel du pré-noyau « vocal » formé de l'association de la composante dialogique et de la thématique.

L'analyse des corpus à partir du socle méditico-générique, comme il a été montré, permet de mettre en exergue deux types de contenus : l'article proprement dit (centre) et des écrits-prothèses (périphérie), qui semblent tous articuler et construire la mémoire discursive artificielle ici présentée. Le statut de ces différentes unités connexes – encadrés, schémas, définitions, etc. – est à interroger. Quel est leur poids ontologique, leur place hiérarchique par rapport au texte proprement dit ? On peut désormais proposer une typologie des particules prothèses identifiées dans le socle médiatico-générique et procéder à l'examen des différentes fonctions qu'elles peuvent endosser. On distingue deux types de prothèses :

- Les prothèses « citations » : qui se présentent comme transparentes et authentiques, qui passent notamment par la citation au style direct entre guillemets dans des encadrés ou des inserts, ou encore par des reproductions d'imageries scientifiques authentiques.
- Les prothèses « reformatées » : qui sont construites par l'instance énonciatrice, par la revue ici, comme les schémas légendés, les encadrés, les dessins, les photos (qui sont cadrées, sélectionnés, qui subissent donc un traitement).

Ces deux unités prothèses peuvent endosser différents rôles, avoir différentes fonctions au sein de leur mission de mémoire artificielle :

- Une fonction de *complémentarité* : quand la prothèse vient compléter l'information du texte principal, quand elle apporte des informations supplémentaires.
- Une fonction de *redondance* : quand les informations apportées par la prothèse se trouvent aussi dans le texte principal, quand on a une répétition de l'information mais avec des modalités différentes, quand il y a une sorte de double-emploi.
- Une fonction de *focalisation* : quand l'information qu'on trouve dans le schéma ou dans l'encadré (le plus souvent) vient faire un focus sur une question en particulier, sur un sujet en particulier, quand on examine quelque chose « à la loupe ».
- Une fonction d'*exemplarité* : quand le discours de la prothèse se veut exemplaire, est représentatif des autres discours sur le sujet.
- Une fonction de *contextualisation* : quand l'unité prothèse revient sur les conditions, sur les circonstances, sur le contexte qui a permis d'émettre tel ou tel discours (exemple : une photographie de la chercheuse devant son ordinateur à regarder des scans crâniens).
- Une fonction purement *esthétique* : quand l'unité est simplement illustrative voire décorative, et donc s'extrait un peu de sa fonction principale d'utilité opérationnelle.

La mémoire interdiscursive, telle que nous l'avons définie, subit un traitement sous forme d'explicitation : elle est mise à plat sur l'espace physique de la revue de vulgarisation scientifique, à l'intérieur du dossier, et est même mise en scène dans une construction architecturale de l'information et des discours, ce qui lui concède une vraie fonctionnalité de « prothèse ». Son rôle est de permettre au lecteur profane de comprendre ce qui est dit dans le texte principal et linéaire : l'article proprement dit. Toutefois, cette notion de prothèse de mémoire interdiscursive est à nuancer. Premièrement, elle est *partielle* : il est impossible de poser tous les discours de l'axe vertical sur le papier, il faut répondre à des exigences pragmatiques d'édition. La mémoire interdiscursive artificielle est intrinsèquement partielle / non-exhaustive. Deuxièmement, comme corollaire, la mémoire interdiscursive artificielle est *sélective* : elle répond aussi à des exigences cognitives, car même s'il était possible de tout écrire dans l'absolu, en raisonnant par l'absurde, le dossier de vulgarisation ne le ferait pas. Le vulgarisateur choisit ce qu'il veut transmettre, dans les limites de l'attention du lecteur et de ses capacités d'intégration.

Tous ces traitements de la mémoire interdiscursive se manifestent sous des formes différentes à l'intérieur des composantes qui définissent le genre de la vulgarisation scientifique. La mémoire interdiscursive présentée de façon théorique trouve intégralement sa place dans la définition générique de la vulgarisation scientifique. Dans chaque composante définitoire du socle, on a la présence de la tension, du contraste entre mémoire discursive et discours horizontaux sous une forme ou une autre : centre/périphérie, ici/ailleurs, éclatement des unités, texte/images complémentaires, etc. Pour résumer, cette mémoire interdiscursive subit un traitement spécifique qui la rend artificielle et explicite, prothétique et pédagogique, qui se manifeste matériellement dans les composantes médiatico-génériques de la vulgarisation scientifique. Définie ainsi, elle est elle-même définitoire du genre « vulgarisation scientifique ». Cependant, dans une acception plus stricte, cette mémoire discursive explicite n'est pas l'apanage des écrits de vulgarisation scientifique. Elle est également explicitée dans un autre genre qui lui est intrinsèquement proche : le genre de l'article scientifique lui-même. En effet, les articles scientifiques, qu'ils émanent des Sciences de la Nature ou des Sciences Humaines, sont caractérisés par le jeu des références. Ainsi, toutes notes de bas de page, citations, références aux auteurs, bibliographie en fin d'article, sont des manifestations explicites d'une certaine forme de mémoire discursive, presque sacralisée dans et par les écrits scientifiques. Son réinvestissement dans le genre de la vulgarisation scientifique s'explique donc, en plus de sa fonction pédagogique et utilitaire évidente, par la volonté de s'approcher du genre de départ, d'adapter ce procédé mémoriel de référence et faire honneur à l'épithète « scientifique » dans l'intitulé générique « vulgarisation scientifique ».

V.2.2.3. La vulgarisation comme « contrefaçon » ?

L'identité générique de la vulgarisation scientifique paraît présenter une démarche ambiguë : elle emprunte au réel, reproduit un type d'énonciation prêté par la doxa au genre de l'article scientifique (elle exhibe des éléments d'imagerie scientifique, utilise les procédés de renvois bibliographiques si chers au genre de l'article scientifique ésotérique, propose une énonciation entièrement débrayée, etc.) en même temps qu'elle dénature et donne un autre statut à ce qui

possède une existence par ailleurs. Elle réinvestit des entités qui ne relèvent pas de sa sphère, pour l'énonciation desquelles sa légitimité peut être discutée.

Alors qu'elle se présente officiellement comme une traduction de la science, qui impliquerait des degrés de scientificité et une « édulcoration » des contenus savants, l'étude de son fonctionnement générique a permis de mettre en évidence que ce n'était pas le principe de son fonctionnement. Le pré-noyau générique (dialogique + thématique) caractérise une *voix* qui implique fondamentalement une attitude modalisatrice par rapport à aux discours de la composante thématique scientifique. Elle se présente comme un pastiche de l'article scientifique, mais pas seulement. Elle agit clairement en parallèle. C'est ce qui avait déjà été identifié dans le Chapitre II⁷²⁵, avec l'appui de Jeanneret qui affirme, pour rappel, qu'il n'y a pas de réelle traduction entre le discours de la science et le discours vulgarisé, mais bien une autre énonciation qui accompagne la première, d'une autre nature, qui met en scène l'activité et le discours des savants. Selon lui, on ne peut reprocher au discours de vulgarisation scientifique d'être infidèle aux discours ésotériques : il n'y a pas de fidélité qui tiennent dans une démarche qui n'est pas strictement celle de la traduction. Le discours vulgarisé ne cherche pas à reproduire *in extenso* les énoncés primaires produits par la communauté discursive des scientifiques, mais vise plutôt

« à construire un discours sur le monde, discours informé par l'activité des savants mais d'une nature profondément différente »⁷²⁶.

Les discours de vulgarisation viennent donner un autre mode d'existence aux discours scientifiques primaires, dans une reprise *sui generis*, qui s'écartent en quelque sorte du pur processus de transmission de l'information. Les discours de vulgarisation scientifique ne procèdent pas exclusivement de microstructures linguistiques de reformulation et d'équivalences sémantiques autour de la terminologie scientifique (les procédés métalinguistiques repérés dans le chapitre III). Il est possible d'identifier des macrostructures ou, selon Jeanneret, de

« mettre les microstructures en rapport avec un projet global d'écriture. En somme, il ne suffit pas de regarder les productions de vulgarisation comme des échantillons de discours, il faut leur reconnaître le statut de textes, au sens plein. »⁷²⁷

C'est ce que tente de faire une approche générique de la vulgarisation scientifique. Le pré-noyau générique identifié montre bien la prédisposition de la voix de la vulgarisation à modaliser et donc à créer son propre « projet » énonciatif, différent de celui de l'article scientifique primaire. Ainsi, s'il y a contrefaçon, c'est simplement dans la posture doxique du vulgarisateur considéré comme traducteur. Le discours appartenant à la voix générique de la vulgarisation scientifique propose non pas une traduction mais une glose répondant de différentes fonctions (vitrine, légitimante, politique, etc.)⁷²⁸. Il apparaît clair d'ailleurs ici que la vulgarisation scientifique dépasse les limites d'un genre, et que la définition générique ne peut suffire à épuiser les considérations théoriques qu'elle recèle. Il est nécessaire de faire un pas de plus en examinant la performativité pratique de cette *voix* particulière.

⁷²⁵ Cf. Chapitre II, Partie II.2.5.1. « *Un procès de traduction ?* », § « Le procès de la traduction ».

⁷²⁶ JEANNERET Yves, *op. cit.*, 1994 page 38.

⁷²⁷ JEANNERET Yves, *op. cit.*, 1994 page 39.

⁷²⁸ Cf. Chapitre II, Partie II.1.3.3. « *Fonctions de la vulgarisation scientifique* ».

V.3. Définition pratique et existentielle

Il nous semble indispensable de considérer la notion de « geste discursif » dans cette quête de perfectionnement théorique dans l'objectif d'appréhender, avec le plus de précision et d'adéquation possible, l'objet d'étude complexe qu'est la vulgarisation scientifique. Plus qu'une médiation sociale et culturelle, plus qu'un genre, plus qu'une voix, la vulgarisation scientifique peut se laisser décrire comme un geste sémiotique particulier.

V.3.1. Le geste discursif

Le geste discursif, en tant que concept, possède des acceptions différentes selon les disciplines et les courants qui l'étudient. La définition qui nous intéresse particulièrement trouve sa place au sein d'une constellation d'acceptions différentes, mais qui, dans son évolution diachronique, possèdent un fil d'Ariane ténu, qui permet de reconstruire succinctement l'histoire conceptuelle du geste discursif tel que nous l'entendons.

V.3.1.1. Constellation conceptuelle

Le geste discursif chez Cosnier

La notion de *geste discursif* témoigne traditionnellement en sciences du langage d'un phénomène para-verbal accompagnant la communication. Les gestes communicatifs⁷²⁹ ou gestes discursifs participent alors à la constitution d'un *énoncé total*, à la fois verbal et para-verbal, dans l'interaction communicationnelle. Ainsi, chez Jacques Cosnier notamment, la gestualité discursive correspond à toute l'activité mimo-gestuelle accompagnant le discours verbal en situation de communication interindividuelle, permettant à la multicanalité de l'interaction. Possédant à la fois une fonction co-énonciative et une fonction d'auxiliaire phatique qui permet de maintenir la communication en face à face, la gestualité discursive se déploie essentiellement sur une dimension kinésique (le regard, les expressions du visage, la gestuelle à proprement parler, etc.) et sur une dimension vocale (modulant les différents traits suprasegmentaux : intonation, débit, timbre, hauteur, etc.). Selon Cosnier, l'analyse des différents gestes discursifs n'est pas aisée du fait de l'absence de standardisation formelle desdits « gestes », du fait de leur caractère potentiellement combiné (les gestes n'interviennent pas de manière linéaire, séquentielle, mais au contraire peuvent être synchronisés, combinés, condensés), et enfin du fait de leur caractère affectif-dépendant (la dimension thymique joue sur l'effectuation des gestes et leur création néologique). Bien qu'ouvrant un champ de recherches important, ce n'est pas cette conception qui sera associée au geste discursif dans le présent travail. Nous proposons de l'entendre ici dans une tout autre acception : celle que lui donne notamment Sémir Badir. Sans y consacrer une monographie, Badir distille dans ses travaux les éléments de définition d'un geste discursif, lui permettant

⁷²⁹ COSNIER Jacques (éd.), *Geste, cognition et communication*, Limoges, PULIM, 1997 (Nouveaux actes sémiotiques 52-54).

d'appréhender certains genres précis – la synthèse⁷³⁰, l'encyclopédie participative⁷³¹, etc. dans une dimension particulière. Cependant, les deux conceptions ne se montrent pas radicalement opposées si l'on considère l'évolution et les différents jeux d'emprunts interdisciplinaires pour construire le concept du geste discursif tel qu'il nous intéresse pour notre développement.

Le gestus brechtien

La prise en considération des gestes et de la gestualité discursive, dans sa dimension interactionnelle « en face à face » est de manière évidente au centre des intérêts des théoriciens du théâtre. Dans les années 1960, Bertolt Brecht, dramaturge, metteur en scène, critique et théoricien théâtral, s'intéresse au concept de *gestus*, et le définit comme étant ce qui prend en charge

*« le rapport social que l'acteur établit entre son personnage et les autres (...). Le gestus donne ainsi la clé des attitudes corporelles, des intonations et des expressions faciales, autrement dit du corps entier dans ses dimensions visuelle et vocale. »*⁷³²

Dans sa première définition, le *gestus* est donc bien proche des gestes communicatifs qu'étudie notamment Cosnier dans sa théorie sémiotique des gestes en discours. Chez Brecht, c'est à l'acteur d'appliquer le *gestus*, au metteur en scène de le penser. La mise en forme du *gestus* est autorisée par la *distanciation*, autre concept fondamental brechtien, complémentaire du premier. En effet, pour exprimer le rapport social que l'acteur établit entre son personnage et les autres de la pièce,

*« il met à distance son personnage en révélant sa construction et en signalant combien il le trouve étrange ; il met à distance les mots qu'il prononce, comme pour mieux prendre ses distances à rapport à ce qui est dit et pour faire primer le geste sur le mot »*⁷³³

Le *gestus* brechtien donne donc lieu à une mise à distance de l'énoncé dans et par l'énonciation, en ce sens, il est à rapprocher du concept linguistique d'assomption énonciative dans notre propre discipline. Il consiste à mettre à distance le propos tenu, en exprimant une assomption faible envers l'objet du discours. La mise à distance organisée par le *gestus* consiste donc en un traitement particulier du discours au moment de l'énonciation totale (linguistique bien sûr mais aussi vocale, gestuelle, posturale).

Le geste de l'art chez Maia

Tomás Maia s'inspire du *gestus* brechtien pour l'étendre à toutes les pratiques artistiques. Sa thèse principale s'énonce ainsi :

*« L'art serait un faire qui précède la différence entre un contenu et une forme tout en obéissant à un geste immémorial ou à un certain nombre de gestes »*⁷³⁴

⁷³⁰ BADIR Sémir, « L'énonciation d'une synthèse », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017.

⁷³¹ COUÉGNAS Nicolas et BADIR Sémir, « Qu'est-ce que Wikipédia ? L'approche sémiotique devant un « objet scientifique non identifié » », in: ABLALI Driss et BERTIN Erik (éds.), *Les sociabilités numériques*, Louvain-la-Neuve, Académia-L'Harmattan, [À paraître].

⁷³² PAVIS Patrice, « Le gestus brechtien et ses avatars dans la mise en scène contemporaine », *L'Annuaire théâtral* (25), 1999, page 96.

⁷³³ PAVIS Patrice, *op. cit.*, 1999, page 97.

⁷³⁴ D'après l'argumentaire de la Journée d'études « Le geste de l'art », le 5 juin 2013, à Faculdade de Belas-Artes da Universidade de Lisboa, organisée par Tomás Maia, Philippe Fangeaux, Stephania

Le geste artistique se présente donc comme un /faire/, c'est-à-dire une modalité particulière permettant d'exprimer un rapport distancié entre un geste artistique particulier et tous les autres recensés ou potentiels. Ainsi défini, le geste est ce qui « *donne forme à un sens qui émerge* »⁷³⁵ tout en le situant par rapport aux autres.

Le geste discursif chez Badir

Badir, en s'inspirant de Maia, transpose cette conception du geste artistique au geste discursif. Laissant de côté le caractère essentiellement kinésique du geste, il retient comme Maia la modalisation particulière du /faire/ d'un type de discours donné :

« *Le geste discursif (...) se laisse en effet décrire au moyen des modalités énonciatives qui dirigent le discours, en le chargeant d'intentions générales et en appelant des schèmes d'actions (discursives, ce que dans une tradition que je critique ailleurs on appelle les 'actes de langage')* »⁷³⁶

Le geste discursif correspond donc à une énonciation qui situe l'énoncé par rapport au genre, qui effectue une mise à distance de l'énoncé par rapport à la doxa et aux attentes purement génériques. On retrouve dans cette conception l'action d'une mise à distance, une distanciation qui opère simultanément et conjointement au geste. Le geste discursif incarne alors une prise de position du genre en tant que pratique. Badir, à propos du genre de la synthèse, affirme :

« *Là encore, je cherche à pointer ce qui, dans les textes en question, ne relève selon moi ni de contraintes génériques ni de traits inhérents au style des auteurs mais est conduit par un projet quand celui-ci est mis en discours* »⁷³⁷

La mise en discours relève dans certain cas d'un « projet », d'une certaine intentionnalité pragmatique, et conduit à une démarche réflexive de cette prise de position sociale et pratique. Le geste discursif, c'est un au-delà du genre, un au-delà du style : c'est une *intentionnalité* dans la production ou dans l'interprétation de l'œuvre, possédant une *performativité* (d'où le rapprochement du geste discursif avec les actes de langage pragmatiques opéré par Badir). Le geste discursif s'analyse alors en termes de modalités épistémiques qui permettent la prise de position réflexive du discours qui se situe par rapport aux autres – par rapport au genre, par rapport à la pratique, par rapport aux attentes doxiques.

V.3.1.2. Le geste discursif de la vulgarisation scientifique

L'établissement du socle médiatico-générique de la vulgarisation scientifique imprimée (dossier) a permis de mettre en évidence un pré-noyau générique vocal, c'est-à-dire la coercition patente d'une *voix* particulière dans la production et l'interprétation générique. Rappelons que la *voix*, dans la perspective de « sémiotique de la généricité » qui est la nôtre,

Caliandro, disponible en ligne. URL: <http://www.esapyrenees.fr/actualites/journee-detude-le-geste-de-lart>

⁷³⁵ MAIA Tomás et FANGEAUX Philippe (éds.), *O gesto da arte (Le geste de l'art)*, 2014.

⁷³⁶ BADIR Sémir, « L'énonciation d'une synthèse », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017.

⁷³⁷ Idem.

est définie comme une organisation de contenu sans médiagenie, qui consiste en l'affirmation de composantes sémantiques opérant ensemble, capables de se déployer dans une multiplication de médias et, à un niveau de pertinence pragmatique, se caractérise par une performativité proche de l'agence. La voix de la vulgarisation scientifique autorise donc la conception de socles médiatico-génériques singuliers, démultipliant les genres de la vulgarisation scientifique, mais toujours tous actualisés sous l'égide de cette voix particulière : l'émission télévisée de V.S., l'article en ligne de V.S., l'animation muséale de V.S., le dossier imprimé de V.S., le dossier en ligne de V.S., etc. qui peuvent eux-mêmes se décliner en modèles et variétés de modèles. Chacun de ces genres possède donc une même voix rectrice.

Il apparaît alors, d'après la présentation du geste discursif qui vient d'être faite, et la définition de la voix ci-rappelée, que ces deux concepts sont étroitement reliés, comme les deux facettes d'un même phénomène discursif : l'opération et le résultat, le geste et la voix. Le geste discursif permet un *faire* particulier, qui caractérise une prise de position réflexive sur l'œuvre en train de se faire. Il effectue une particularisation au regard des autres occurrences, des autres formes culturelles en rapport. Le geste discursif agit par une spécification et une distanciation. *Quels sont les traits définitoires de la vulgarisation scientifique ?* À cette question, nous avons répondu qu'il s'agissait notamment d'un noyau générique constitué d'une composante thématique (sciences, discours scientifiques, santé) associée à une composante dialogique (énonciation débrayée et gestion de la polyphonie / modalisation des discours de l'univers de référence) constituant à elles-deux un pré-noyau générique, auquel sont associées une composante distributionnelle (architecture éclatée) et une composante morphologique (coprésence d'unités variées, fragmentées, englobées) particulières. La conceptualisation du geste discursif permet alors de répondre à la question suivante : « *qu'est-ce que les traits de la vulgarisation scientifique disent des genres et des discours avec lesquels elle rentre ordinairement en rapport ?* »⁷³⁸, étant entendu qu'elle entre en rapport avec les discours scientifiques primaires (le genre de l'article scientifique notamment) et les discours didactiques (le genre de la leçon pédagogique par exemple). La *voix* (pré-noyau vocal) prend en charge cette prise de position, entre distanciation et cette spécification par rapport au genre de référence. Nous l'avons largement commenté notamment à propos de la tension entre reproduction et différenciation⁷³⁹ vis-à-vis de l'article scientifique. La composante dialogique, qui impose une certaine suprématie, quand elle est adossée à la thématique, dans l'établissement du socle médiatico-générique, détermine pour une large part la modalisation du discours de référence. Et c'est d'ailleurs cette propension à l'imitation et à la distanciation par rapport à ce genre comme caractéristique du geste discursif de la vulgarisation scientifique, qui avait été source d'étonnement. La tension articulant les deux mouvements permet d'exprimer l'adhésion totale de l'énonciation envers les discours ésotériques (assomption énonciative forte) mais également de mettre en visibilité et de mettre en scène

⁷³⁸ Nous empruntons le squelette de cette interrogation, en la transposant à notre objet d'étude, à Sémir Badir et Nicolas Couégnas : « *on doit se demander par ailleurs ce que les traits spécifiques ou distinctifs de Wikipédia disent des discours et des genres avec lesquels, ordinairement, une encyclopédie entre en rapport* », dans : COUÉGNAS Nicolas et BADIR Sémir, « Qu'est-ce que Wikipédia ? L'approche sémiotique devant un « objet scientifique non identifié » », in: ABLALI Driss et BERTIN Erik (éds.), *Les sociabilités numériques*, Louvain-la-Neuve, Académia-L'Harmattan, [à paraître].

⁷³⁹ Cf. dans ce Chapitre la partie V.2.2.1. « *Mécanismes de reproduction et de différenciation* ».

des contenus de la recherche scientifique en vue de l'appropriation par un énonciataire profane. Comme nous l'avons remarqué, la position énonciatrice joue sur la tension modalisante qui existe entre l'article scientifique complexe et la visée pédagogique pure.

Genre à dominante « vocale » pris en compte	Type de référence	Geste discursif	Prise de position énonciative
<i>La synthèse</i> (Badir)	Les écrits de recherche pêle-mêle	Mise en ordre des propositions	Énonciateur au regard autoréflexif
<i>Wikipédia</i> (Badir & Couégnas)	Le genre de l'encyclopédie	Explicitation de la doxa	Énonciateur collectif responsable
<i>La vulgarisation scientifique</i> (Famy)	Le genre de l'article scientifique	Traversée des scènes / des sphères	Énonciateur « passeur »

Tableau 12. Exemplification de la théorie du geste discursif

Le geste discursif consiste donc en la *requalification* des discours vis-à-vis d'un type de référence par un genre à dominante « vocale », et ce, par le truchement de modalités énonciatives spécifiques. Les discours de vulgarisation scientifique viennent non pas traduire les discours scientifiques ésotériques comme le laisse entendre la doxa (même s'il existe quelques mécanismes linguistiques locaux de reformulation), mais viennent les *requalifier* dans une prise de position, dans une certaine mise à distance. Le geste discursif correspondant à la voix de la vulgarisation scientifique consiste donc au fait de traverser les scènes discursives : celle qui a cours dans la sphère légitime de la recherche scientifique et qui se manifeste par le genre de l'article scientifique vers celle qui a cours dans une sphère plus éloignée sur le chemin de médiation, orientée vers le pôle profane. Le geste discursif, dépendant de la voix, est donc intrinsèquement régi par une intentionnalité pragmatique. Cette traversée des scènes n'est pas « gratuite », elle vise une appropriation, une compréhension voire une adhésion du public profane auquel elle s'adresse. Cette visée pragmatique, cet « agir du sens » engagé par l'énonciateur passeur, s'explique par la nature communicationnelle-même de la vulgarisation scientifique.

C'est bien ce geste discursif particulier qu'effleure Jeanneret dans l'idée-force, que nous avons déjà proposée au lecteur, selon laquelle la vulgarisation scientifique vise plutôt « à *construire un discours sur le monde, discours informé par l'activité des savants mais d'une nature profondément différente* »⁷⁴⁰, expliquant donc pourquoi, en réalité, « *il n'y a pas de passage d'un lexique à un autre, mais plutôt une coexistence, juxtaposition, tourniquet entre les termes scientifiques et les termes courants* »⁷⁴¹. La définition du socle médiatico-générique de la vulgarisation scientifique, l'identification de son pré-noyau vocal, et l'explicitation du geste discursif qui le prend en charge, démontrent la thèse de Jeanneret que nous avons repris ici

⁷⁴⁰ JEANNERET Yves, *op. cit.*, 1994 page 38.

⁷⁴¹ JEANNERET Yves, *op. cit.*, 1994 page 38.

à notre compte. Jeanneret souligne, sans le nommer, le *faire* particulier du geste discursif de la vulgarisation.

V.3.2. Socle médiatico-générique élargi : vers une théorie discursivo-générique

Le besoin de description pragmatique

La vulgarisation scientifique ne se réduit pas à un genre particulier, mais possède de manière certaine une prédisposition générique assumée par sa voix. Cette voix se caractérise par l'association d'une composante thématique dédiée à la science, aux discours scientifiques et à la santé, et d'une composante dialogique venant modaliser et mettre en scène, grâce à ses choix énonciatifs, les éléments thématiques. Nous avons noté précédemment aussi que la voix se définissait aussi en termes de performativité. Par exemple, la voix autopathographique présentée en amont dans le développement, possède une dimension pragmatique qui autorise une certaine performativité identitaire et/ou thérapeutique⁷⁴². S'il faut dépasser les considérations purement génériques, c'est parce que le discours qui le manifeste, ce faisant, agit d'une certaine manière. L'actualisation de la généricité en discours ne peut donc, selon nous, échapper aux considérations discursivo-pragmatiques. Le concept que nous empruntons à Badir et dont nous avons rapidement esquissé l'évolution conceptuelle, le *geste discursif*, permet de prendre en compte à la fois cette dimension pragmatique contenue dans la voix et une dimension réflexive permettant au discours de se situer par rapport au genre et autres attentes doxiques. Ainsi, le geste discursif est ce qui prend en charge la voix particulière de l'œuvre textuelle donnée à l'intérieur de la pratique culturelle et en prédétermine l'*agence*.

Le besoin de description existentielle

Ce besoin de description pragmatique doit donc être complété par des considérations existentielles permettant de décrire cette *agence*, notion que nous avons précédemment définie comme la puissance d'agir des processus sémiotiques leur permettant d'instaurer des formes dans l'existence. La vulgarisation scientifique, dans sa généricité et dans son geste discursif particuliers fait naître dans l'existence certaines formes, certains *êtres* comme le feraient les modes d'existence latouriens. La prise en compte d'une composante existentielle dans cette théorie discursivo-générique permettrait donc de décrire les différents procès d'instauration à travers la « *traversée des scènes* » : notamment, l'instauration d'un énonciateur particulier, identifié *supra* comme « énonciateur passeur » dans le geste discursif ; l'instauration d'un énonciataire-modèle, comme la figure d'un néophyte curieux par exemple, possédant telles compétences cognitives et encyclopédiques et telle inclination pour le sujet traité ; l'instauration de « référents scientifiques » tels que nous les avons définis dans le Chapitre III comme les neurones, les neurotransmetteurs, le stimulateur du nerf vague, etc. ; l'instauration de l'ethos des chercheurs mis en scène, une certaine image de la science ; et enfin, dans certains cas, l'instauration de savoirs scientifiques dans la sphère du profane. La description de la dimension existentielle permet d'appréhender, avec plus de précision et avec

⁷⁴² Cf. Chapitre IV, partie IV.3.1.3 « *Résilience et performativité des discours autopathographiques* ».

un regard totalisant, la sémiologie médiatico-générique (c'est-à-dire la généricité) qu'actualise la mise en discours.

Le rôle motivateur de la voix

Dans ces différentes propositions, la voix semble constituer une zone conceptuelle nodale, à cheval sur les composantes sémantiques de la généricité, et les composantes pragmatiques et existentielles que le geste discursif met en œuvre. Selon le genre mobilisé, la voix permet de constituer un pré-noyau générique à partir d'une association privilégiée entre composantes sémantiques : dans le cas de la vulgarisation scientifique, elle articule effectivement la thématique et la dialogique dans un noyau exerçant une pression particulière sur le reste de la généricité. Ainsi, certaines configurations médiatiques possèdent-elles une certaine *vocagénie*, une prédisposition à s'attacher à la voix donnée : la distribution éclatée et la morphologie variée/fragmentée sont en effet deux formats médiatiques potentialisant l'expression particulière nécessaire la voix de la vulgarisation scientifique. En effet, elles permettent à la fois l'exposition de la mémoire interdiscursive artificielle, la reproduction de la distribution partiellement éclatée du genre de l'article scientifique, et enfin des lieux d'ancrage multiples pour la modalisation des discours (mise en scène, réplique d'imagerie scientifique, glose, etc.). La voix apporte également une part de motivation dans la solidarisation du socle médiatico-générique et du geste discursif. La voix spécifique de la vulgarisation scientifique (thématique/dialogique) anticipe ou au moins prédétermine les dimensions pragmatique et existentielle répondant du geste discursif dans la mise en acte du discours.

Proposition schématique

	<i>Généricité</i>		<i>Geste discursif</i>
	EXPRESSION	CONTENU	AGENCE
	<i>Formats médiatiques</i>	<i>Compo. sémantiques de la généricité</i>	<i>Composantes pragmatiques et existentielles</i>
Paradig.	Système sémiologique	Thématique	Réflexivité
	Morphologie	Dialogique Énonciation/Modalisation	Prise de position
Syntag.	Distribution	Dialectique	Procès pragmatique
	Accès	Tactique	Instauration existentielle

Tableau 13. Théorie discursivo-générique – une analyse de la généricité actualisée en discours

Ouverture théorique

Bien sûr, ces propositions théoriques, qui assument leur fondement hypothétique, font naître plusieurs interrogations, auxquelles il reste difficile de répondre de manière tranchée. Nous proposons d'en mentionner notamment deux qui s'offrent à la discussion.

Nous avons posé la *voix* comme étroitement liée au *geste* discursif. À la lecture de notre développement, il est légitime de s'interroger sur la corrélation, au sein de l'identification de ce geste, entre la voix et la composante dialogique du socle médiatico-générique. Est-ce que le geste discursif ne peut se définir qu'avec une voix qui comprend la composante dialogique ? Un pré-noyau vocal qui ne serait pas constitué de la composante dialogique pourrait-il motiver un appariement à un geste discursif particulier ? Partant, la composante dialogique du socle et la composante du geste que nous avons appelée « prise de position » n'entrent-elles pas en redondance ? S'agirait-il finalement de la même composante ? De manière plus triviale, nous pouvons nous demander s'il s'agit d'une modalisation (prise de position – geste) de modalisation (composante dialogique – socle) ou simplement d'une modalisation unique et générale du discours fusionnant les deux. Il apparaît néanmoins que la dimension réflexive joue un rôle important, qui nous aiguille effectivement vers un dédoublement de la modalisation. Une analyse de différents gestes discursifs, à l'intérieur d'une théorie discursivo-générique, pourrait permettre de vérifier cette hypothèse et préciser notre appareillage.

Une autre interrogation théorique peut être soumise à la discussion, à propos d'un potentiel caractère sémiotique de cette théorie discursivo-générique. Ne serait-il pas envisageable, à partir du schéma proposé, de considérer le socle médiatico-générique comme un fonctif d'expression et le geste discursif comme un fonctif de contenu d'une fonction sémiotique ? Le socle médiatico-générique se présentant lui-même déjà comme une sémiotique dénotative⁷⁴³, cette fonction sémiotique incarnerait une sémiotique connotative⁷⁴⁴ : une fonction dont le plan de l'expression est lui-même une sémiotique. Cette proposition s'extrait totalement des considérations du mythe barthésien inspiré de la connotation dont il a déjà été question dans ce travail. Ce qui motive à interroger ce statut théorique à l'aune des considérations hjelmsleviennes est la capacité du schéma proposé à décrire les particularités d'usages de la généralité. Rappelons que pour la linguistique traditionnelle, les variations individuelles ne sont que des « quantités négligeables » et ne méritent donc pas de faire l'objet de l'analyse linguistique. Hjelmslev adopte une toute autre position : « *la notion même de structure implique la possibilité d'une interdépendance relative entre certaines parties du système* »⁷⁴⁵. Hjelmslev défend la place des variations d'usages. Ce point est capital, car grâce à la glossématique, il est possible de réintroduire l'hétérogénéité et la variation dans l'analyse. Pour rendre plus adéquate l'analyse et lui faire rendre compte au mieux de la variabilité de la langue, le linguiste se doit, selon Hjelmslev, d'effectuer une analyse connotative. Les connotateurs permettent d'élaborer un système dans lequel ils constituent le plan du contenu, et dans lequel les variations de la sémiotique dénotative préalablement effectuée constituent le plan de l'expression :

⁷⁴³ Pour reprendre la terminologie hjelmslevienne, c'est-à-dire une sémiotique constituée d'un plan d'expression et d'un plan du contenu en première analyse : HJELMSLEV Louis, *Prolégomènes à une théorie du langage* [1943], Paris, Éditions de Minuit, 1968 (Arguments).

⁷⁴⁴ Remarque terminologique : « sémiotique connotative » et non plus « langage de connotation » depuis la traduction remaniée de 1971 des *Prolégomènes à une théorie du langage*, en accord avec Hjelmslev lui-même.

⁷⁴⁵ HJELMSLEV Louis, *Essais linguistiques*, Paris, Éditions de Minuit, 1971 (Arguments 47), page 123.

« Un langage de connotation n'est donc pas une langue. Son plan de l'expression est constitué par les plans du contenu et l'expression d'un langage de dénotation. C'est donc un langage dont l'un des plans, celui de l'expression, est une langue. »⁷⁴⁶

Nous proposons donc de concevoir, ou tout au moins, de réfléchir à l'éventualité d'envisager cette théorie discursivo-générique comme une analyse connotative, permettant de rendre compte, non pas des variétés d'usage de la langue mais, à un autre niveau, des variétés d'usages des discours en acte. Le geste invite alors à penser la place de « connotateurs discursifs » comme le degré de réflexivité, la prise de position énonciative, etc. particularisant un discours donné à l'intérieur de son paradigme d'appartenance.

Conclusions du chapitre

Ces quelques propositions viennent esquisser une théorie sémiotique prenant en compte à la fois l'identification du genre de la vulgarisation scientifique et sa mise en acte discursive, en permettant d'appréhender jusqu'à son agence : ses effets pragmatiques de transmission de l'information savante, ses instaurations d'instances énonciatives et de référents scientifiques, tout en prenant position par rapport aux discours scientifiques primaires dont la doxa véhicule une image particulière. Sans prétendre que la théorie discursivo-générique épuise théoriquement les possibilités de description analytique, elle tente de viser une prise en compte globale de cet « objet scientifique non-identifié »⁷⁴⁷ qu'est la vulgarisation scientifique, dans une perspective sémio-pragmatique, ayant à cœur de décrire les dimensions textuelle, générique, discursive, pragmatique et existentielle de cette pratique culturelle spécifique. Proposée à la discussion, cette théorie invite à être testée, vérifiée, appliquée à d'autres objets, comme l'écrit autopathographique, la synthèse, l'encyclopédie numérique collaborative, que nous avons évoqués, mais bien d'autres encore, d'autres pratiques discursives qui ne se laissent pas facilement apprivoiser ni aisément définir.

⁷⁴⁶ HJELMSLEV Louis, *op. cit.*, 1968.

⁷⁴⁷ Nous empruntons l'expression séduisante à Badir & Couégnas (*op. cit.* à paraître), eux-mêmes inspirés du titre du recueil dirigé par Barbe, Merzeau & Schafer : BARBE Lionel, SCHAFFER Valérie et MERZEAU Louise (éds.), *Wikipédia, objet scientifique non identifié*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2015 (Intelligences numériques).

Conclusion : Vers une anthroposémiotique de la communication

L'étude que nous avons menée, plurielle et composite dans sa forme, reflète l'hétérogénéité des données et des discours qui prennent place sur le chemin « semé de médiations », représentant le parcours de transmission de l'information savante. S'il est si difficile de décrire le fonctionnement des médiations le long de ce panorama, c'est que ces dernières relèvent de logiques de sémiotique différentes (modèle, analogie, simulacre notamment), et ce, à l'intérieur de modes d'existence différents : le savoir construit par l'article scientifique n'a pas le même mode d'existence que celui instauré par le truchement d'une interaction verbale entre le médecin et le patient, ou encore que celui qui prend vie dans le discours autopathographique. L'attitude anthroposémiotique qui a été la nôtre pour constituer et traiter le corpus s'explique par la nature « complexe » de la problématique – ce qualificatif n'évaluant pas un quelconque degré de difficulté, mais identifiant un objet d'étude sémiotique lui-même dit « complexe » du fait qu'il s'articule autour de plusieurs niveaux de pertinence sémiotique : le signe, les œuvres, les flux, l'existence. La transmission de l'information savante, en tant qu'elle agit à différents niveaux de pertinence et de surcroît, *dans* et *entre* des sphères d'actants et de communautés discursives bien distinctes, ne peut se réduire à une analyse homogène mais nécessite intrinsèquement le déploiement d'une analyse fragmentée des différentes médiations.

Une théorisation actantielle discursivo-générique

Les sphères identifiées semblent incarner des foyers actantiels spécifiques déterminant une orientation générique et discursive particulière, prédéterminée en partie par les communautés discursives d'appartenance – d'autant plus pour les sphères de gauche sur le parcours, c'est-à-dire pour les sphères légitimes qui se construisent elles-mêmes par cette appartenance. Les médiations discursives, en fonction de la sphère actantielle qui les prend en charge, et en fonction de la sphère vers lesquelles elles transitent, conditionnent partiellement la solidarisation d'un socle générique et d'un geste discursif, car trivialement, chacune possède sa propre voix. Une piste nous semble particulièrement intéressante pour caractériser les pôles actantiels à considérer dans notre recherche qui, rappelons-le, interroge la transmission de l'information savante dans une perspective biomédicale : celle de la prise en compte de la tripartition lexicologique de l'anglais *sickness, illness, disease*⁷⁴⁸, que nous avons mentionnée au chapitre IV. Rappelons que ces trois termes traduisant « maladie » en français, indiquent l'existence de trois *subjectivités*, que nous remplacerons par *actantialités* différentes : « *disease* » pour la maladie appréhendée par le savoir médical, en tant qu'ensemble responsable d'anomalies objectives du système, instaure un actant savant actorialisé par le médecin ou le chercheur scientifique ; « *illness* » pour la maladie telle qu'elle est éprouvée par le malade, instaure un actant souffrant, le patient ; et enfin « *sickness* » pour désigner la manifestation extérieure et publique d'un état pathologique, instaure un actant observateur, la société. À partir de cette triade, qui convoque des scènes actantielles distinctes, une cartographie des différents types de médiations discursives, que vous avons eu l'occasion de rencontrer voire d'étudier dans notre travail, peut être réalisée :

⁷⁴⁸ CORDIER Jean-François, « Disease, illness, sickness : 3 sens pour "maladie" ? », *La Lettre du Pneumologue* Vol. XVII (6), 12.2014, pp. 198-199.

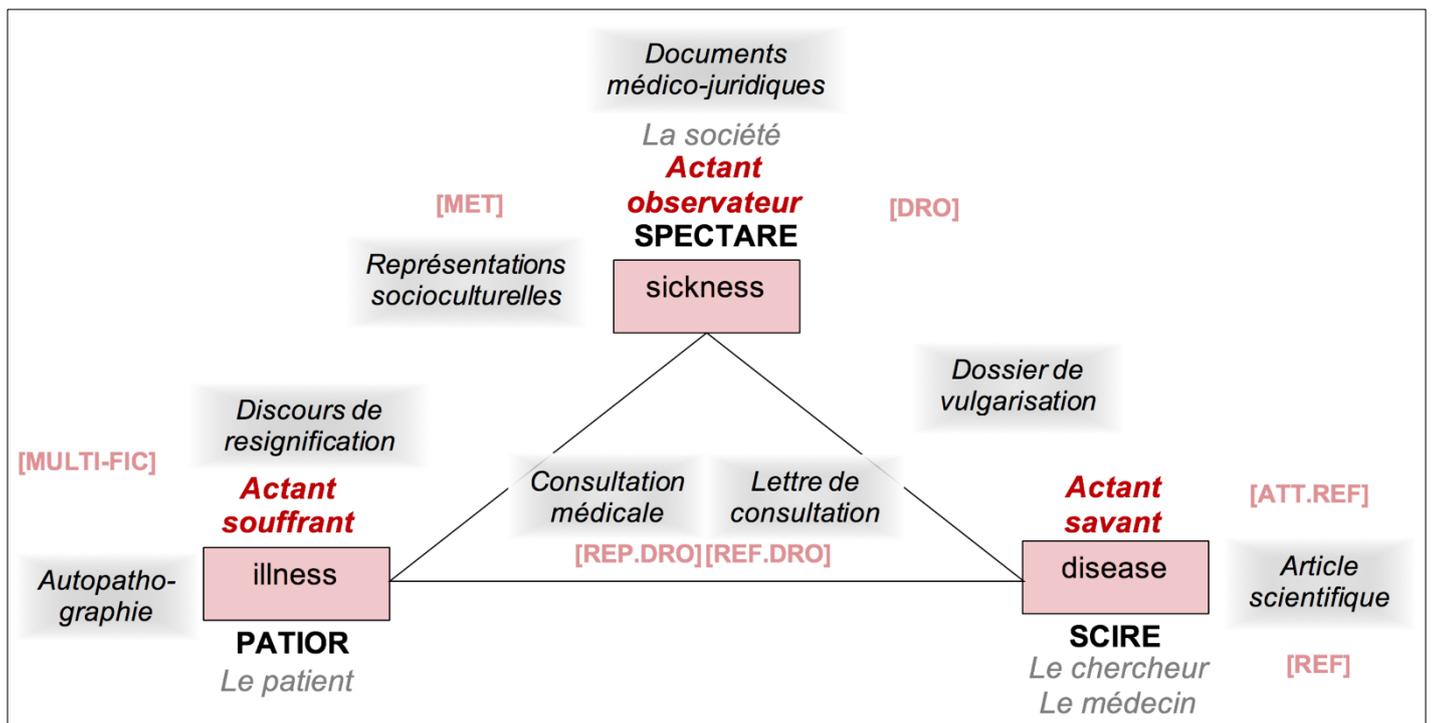


Figure 31. Cartographie pour penser une théorisation actantielle discursivo-générique de la construction des savoirs scientifiques

En considérant chaque pôle de la triade comme un foyer de scènes actantielles spécifiques, nous proposons de « situer » les différents types de discours (incarnant des médiations spécifiques) que nous avons étudiés. Ces types de discours peuvent chacun faire l'objet d'une analyse à partir de la théorie discursivo-générique proposée dans le chapitre V⁷⁴⁹, comme nous l'avons esquissé avec le dossier de vulgarisations scientifiques. Cette analyse permet ainsi de reconnaître les éléments formels de la généricité, entre formats médiatiques et composantes sémantiques, tout en identifiant un geste discursif particulier, venant prendre position, de manière réflexive et grâce à des modalités d'énonciation spécifiques, par rapport aux attentes génériques doxiques notamment.

C'est ce que nous avons proposé, sans en expliciter le métalangage, dans le chapitre III à propos des trois différents types de discours analysés : l'article scientifique, la lettre de consultation, les discours de consultation. À partir d'un relevé systématique des *corrélats génériques* mis en avant grâce aux résultats de l'étude linguistique, et les prises de positions énonciatives particulières identifiées, nous avons dessiné les contours du « socle médiatico-générique élargi », c'est-à-dire cette théorie discursivo-générique, pour chacun des groupes de discours. De la même façon, dans le chapitre IV, les quelques formes de discours profanes étudiées ont permis de mettre en avant à la fois une généricité et un geste discursif, qui autorisaient une performativité particulière (identitaire, thérapeutique, etc.). L'appartenance des instances énonciatives (énonciateur comme énonciataire) à des communautés spécifiques a déterminé l'inscription actantielle dans l'un des trois foyers identifiés *supra* pour produire des discours sur la maladie. Le développement de la thèse a proposé une suite de focalisations sur les étapes du parcours de médiations méthodologiquement présenté en

⁷⁴⁹ Cf. partie V.3.2. « Socle médiatico-générique élargi : vers une théorie discursivo-générique ».

début de projet, de façon panoramique, de façon à suivre la linéarité induite par la lecture séquentielle d'un écrit académique. Arrivés ce stade, nous pouvons délinéariser l'ensemble avec cette représentation triangulaire, car trivialement, la sphère profane n'attend pas de recevoir passivement l'information savante émanant de la sphère de la recherche scientifique pour produire ses propres discours. Tous les types de discours répertoriés et cartographiés coexistent en synchronie, même si la sphère primitive injecte cycliquement, dans le continuum temporel, de nouvelles séries d'informations savantes, à chaque découverte scientifique contenue dans un *papier* particulier, qu'elle offre à la *mémoire discursive* et à la *mémoire interdiscursive artificielle* identifiée plus haut. Bien sûr, l'information savante suit en théorie un chemin de médiations, mais ce qui intéresse une sémiotique anthropologique de la communication, c'est bien la construction des savoirs scientifiques à l'intérieur de chaque étape, à l'intérieur de chaque sphère, et dans chaque passage trans-sphérique : la façon dont les neuroscientifiques mettent en discours leur pratique, la façon dont les médecins épiléptologues discursivent leur propre pratique, la façon dont les patients créent leur propres discours sur la maladie.

Les dimensions existentielle et pratique : la marque de l'anthroposémiotique

Ce qui se transmet et ce qui se transforme le long du parcours dépend de la théorie actantielle discursivo-générique proposée : du foyer d'inscription, de l'actant énonciateur, de l'actant énonciataire et enfin de la voix engagée dans la généricité textuelle et le geste discursif associé. Les différentes constructions de savoir, qui s'actualisent par l'effectuation des médiations discursives présentées, interviennent à l'intérieur de modes d'existence spécifiques. La cartographie proposée en a mentionné quelques-uns que nous avons pu identifier le long de notre parcours, le plus souvent empruntés directement à Bruno Latour [MET], [REF], [DRO] par exemple, ou combinés en croisements par nos soins [ATT.REF], [REF.DRO], [REP.DRO] ou enfin des propositions de spécification de mode, tel que [MULTI-FIC] décrit dans le chapitre IV. Sans reprendre dans le détail ces différents modes d'existence, leur mention est surtout l'occasion d'inviter à conceptualiser une place de choix pour la dimension existentielle dans l'appréhension d'une médiation discursive. Elle conditionne la clé d'interprétation (au sens de la préposition latourienne) du discours, mais également les différents *êtres* instaurés : l'ethos du chercheur, tel référent scientifique, l'ethos du médecin, la maladie aux yeux du patient, les représentations imaginaires et sentiments de peur associés, telle identité communautaire, etc. peuvent être des êtres instaurés par l'actualisation de la médiation du discours. Ces instaurations sont la preuve d'une certaine performativité des discours en acte, qui « agissent ». La dimension pragmatique a également été au cœur de nos considérations tout au long du travail, expliquant le recours à l'identification de nombreuses fonctions et fonctionnalités de la mise en discours pour chacun des types discursifs étudiés.

La transmission de l'information savante a été décrite non pas uniquement comme un processus communicatif, mais comme une pratique discursive et culturelle. Ce qui est d'autant plus intéressant, c'est que la transmission des savoirs est un type de transmission particulier, car il n'implique pas la négation d'une des parties au moment du « don » :

« Dans toute transmission, notamment entre générations, une partie des acteurs (les « précédents ») sont en position de renonciation, et ils opèrent, dans l'ordre de la succession, une attribution destinée aux « suivants ». Mais toutes les études socio-anthropologiques montrent que, du point de vue des suivants qui sont les bénéficiaires, la transmission ne fonctionne que s'ils s'approprient ce qui est transmis. En somme, il y a bien d'un côté une renonciation et de l'autre côté une appropriation. »⁷⁵⁰

La transmission des savoirs, en tant que pratique culturelle spécifique, autorise la « vie » des deux parties, de celui qui transmet comme de celui qui reçoit. Les chercheurs en neurosciences ne renoncent pas à leur savoir quand ils mettent en discours leur pratique, au contraire, il en acte l'existence. La transmission qui nous intéresse ne rapporte donc pas au *don* mais plutôt au *partage*. Parallèlement, l'appropriation joue son plein. Chaque médiation ou remédiation discursive implique une appropriation particulière. Cependant, l'appropriation est source de transformations et exclut quasi-systématiquement une réplique identique (la traduction est toujours une trahison, et au-delà de cela, elle apporte toujours du nouveau, de l'étrange, de l'extérieur⁷⁵¹). Comme dans un héritage, pour reprendre l'image de la transmission entre générations, le legs que se réapproprie le bénéficiaire est libre d'être réinventé dans sa fonction, dans sa forme, même jusque dans son mode d'existence. L'information savante, ou le micro-schéma informationnel assez robuste pour survivre au passage d'une sphère à l'autre qui parvient à se transmettre, subit toujours une appropriation de l'instance qui effectue la remédiation. Dans notre société, c'est d'ailleurs cette dissymétrie dans le couple renonciation/appropriation spécifique à la transmission des savoirs qui peut soulever le problème de *l'aliénation culturelle*, de la « trahison » ou encore de la « dégradation » de la connaissance : le « transmetteur » n'ayant pas renoncé à son don, c'est-à-dire à son savoir durement acquis moyennant de longues heures de manipulation rigoureuses et une démarche de scientificité méticuleuse à la pailleasse, ou encore au coût d'un long apprentissage en faculté de médecine, peine à concevoir l'appropriation libre et parfois créative de son bénéficiaire ne respectant pas l'intégrité de ce qui est légué. C'est pourquoi la transmission des savoirs demande à être appréhendée par une diversité de moyens capables de décrire toutes les dimensions de son effectuation : linguistique, sémiotique, discursive, pragmatique, existentielle. Toutes ces dimensions participent à la construction d'une analyse adéquate à son objet « complexe ».

Pensée dans ce cadre, la transmission de l'information n'a plus aucun lien avec la *Théorie mathématique de la communication* de Shannon et Weaver qui, même si elle a été critiquée et reformulée, a pourtant inspiré en grande partie les Sciences de l'Information et de la Communication. Dans ce travail, la position adoptée propose au contraire, pour reprendre la structure de la dénomination, une *Théorie anthropologique de la communication*, ou encore plus fidèlement, une *Théorie anthroposémiotique de la communication*.

⁷⁵⁰ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *Terres de sens : essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2018 (Semiotica Viva).

⁷⁵¹ Cf. Chapitre II, partie II.2.5.2. « *Sémiosphère et traduction* ».

A

Accès (d'après Couégnas & Famy) : Type de médiation qui s'oppose à la médiation comme *filtre*. Dans l'accès, la médiation joue le rôle d'intermédiaire entre deux termes et conduit ainsi à rendre accessible le sens. La médiation est une condition *sine qua non* à l'accès au sens et à l'instauration.

Actant corps épileptique (proposition Famy) : Statut actantiel du corps convulsif aux prises avec une crise épileptique (de type tonico-clonique notamment), privé de sa subjectivité, de son intentionnalité et de ses capacités perceptives. L'actant corps épileptique est instauré par un actant observateur au sein d'une scène spectaculaire. L'actant corps épileptique peut être convoqué sous différentes formes (iconographique, métaphorique, verbale, etc.) à l'intérieur des discours de remédiation comme totem mythique.

Agence (proposition Famy d'après Couégnas & Fontanille) : Puissance d'agir des processus sémiotiques qui leur permet d'instaurer des formes efficaces dans l'existence (voir aussi la définition d'*agency* chez Descola).

Analogie (d'après Bordron) : Première figure de la médiation qui se caractérise par sa valeur unificatrice. Elle est en effet associée à la catégorie *unité vs multiplicité*. L'analogie remplit deux fonctions au mouvement contraire : l'analogie simplificatrice unifie par généralisation pendant que l'analogie créatrice multiplie par particularisation. C'est pourquoi, selon Bordron, « *L'analogie est de ce fait la figure de la médiation par excellence puisqu'elle permet de parcourir tout l'espace entre l'unité et la multiplicité* ».

Archétype (d'après Durand, lui-même d'après Jung) : Image originelle, prototypique, primordiale, donnant vie à un schème. Substantif symbolique jouant le rôle d'intermédiaire entre les schèmes subjectifs et les images fournies par l'environnement, constituant ainsi la « *zone matricielle de l'idée* ».

Archive (d'après Foucault) : Système général de la formation et de la transformation des énoncés. L'archive agit au niveau de la pratique et permet de faire surgir une multiplicité d'énoncés comme offerts à la manipulation.

Archive (Fonction -) (proposition Famy) : Fonction permettant d'inscrire un discours dans la mémoire discursive de manière artificielle (scripturale ou visuelle). Elle rentre dans un procès de thésaurisation dynamique des discours. Ainsi, elle se rapproche sensiblement de l'archive chez Maingueneau qui souligne que les énoncés partageant un même positionnement (formation discursive) sont inséparables d'une mémoire et d'institutions qui leur confèrent leur autorité tout en se légitimant à travers eux.

Assomption (contrat d'-) (d'après Greimas, Courtès & al.) : Engagement mutuel des sujets de l'interaction, qui se reconnaissent respectivement des compétences modales, leur permettant de fonder une structure intersubjective.

Assomption énonciative (d'après Badir & Klinkenberg) : Propriété du discours en acte qui exprime l'engagement du sujet de l'énonciation dans son énoncé, c'est-à-dire à la valeur et à la croyance qu'il lui accorde. À ce titre, l'assomption énonciative peut s'affaiblir ou se renforcer.

Autopathographie (proposition Famy) : Type de discours de malade sur leur maladie, sans médiagenie particulière, qui se rencontre sous de multiples formes. La voix autopathographique se définit comme la manifestation conjointe (1) d'une composante thématique particulière se rapportant aux isotopies de la maladie, de la non-santé, voire de la mort, etc., (2) d'une composante dialogique marquée par le pacte autobiographique au niveau énonciatif et une prise de position thymique et cognitive par rapport à l'univers de référence scientifique, (3) d'une configuration passionnelle singulière, et (4) d'une performativité thérapeutique et/ou identitaire.

C

Chemin de médiations : Parcours linéaire et méthodologiquement orienté, répertoriant les saisies de sémiotiques selon le regard anthroposémiotique du chercheur.

Connaissance : Faisceau structuré et organisé d'informations élémentaires. La connaissance est elle-même l'élément constitutif du savoir. - (d'après Adell) Produit de l'environnement naturel, social et symbolique d'un sujet. Réciproquement, les connaissances servent à organiser (hiérarchiser, confronter) les individus et les institutions qui les portent.

Communauté discursive (d'après l'ADF) : Groupe restreint qui s'institutionnalise par ses productions discursives organisées et dont les usages discursifs structurent réciproquement le champ.

Corpus : Construction organisée et cohérente du chercheur qui saisit les données en fonction d'une problématique donnée et d'un certain regard à partir desquels l'analyse se fait.

Croyance : Type de connaissance émanant d'un mode de pensée non-reconnu comme producteur de savoir légitime au sein d'un collectif donné.

D

Dialogisme (d'après Bakhtine) : Principe fondamental du langage qui affirme l'influence omniprésente des *autres* discours dans la production d'un discours. Le langage rentre dans un double « dialogue » quand il y a production d'un discours : d'une part un dialogue avec les

discours antérieurs, le déjà-dit, c'est le *dialogisme interdiscursif* ; d'autre part un dialogue par anticipation avec les possibles interprétations de sa production, appelé le *dialogisme interlocutif*.

Discours (Charaudeau) : « Le discours est le lieu à la fois, de structuration des usages en fonction des conditions de production dans lesquels ces usages se manifestent, témoignant des comportements langagiers des sujets parlants, et de catégorisation de sens qui témoigne des systèmes de connaissance et de croyance auxquels adhèrent les individus ou groupes sociaux. Un discours est un parcours de signifiante qui se trouve inscrit dans un texte, et qui dépend de ses conditions de production et des locuteurs qui le produisent et l'interprète ».

Données : Entités saisies et *présentées* par et pour l'analyse, constitutives du corpus.

E

Effectuation (proposition Famy à la suite de Couégnas & Fontanille, Bordron) : Mise en acte dynamique de la sémiotique à l'intérieur d'un espace de médiation. C'est le versant « opération » de la sémiotique.

Empathie énonciative (proposition Famy) : Procédé consistant en la simulation d'énonciation d'un locuteur (A) par un autre locuteur (B) par le truchement du discours direct. Ainsi, le locuteur B ré-embraie à la première personne un discours qu'il prend en charge au nom du locuteur A. Ce procédé est caractéristique du discours du médecin en consultation, qui en « se mettant à la place de » son patient, (r)apporte en discours direct une proposition comme si elle était énoncée par le patient, pour l'insérer au raisonnement.

Entropie (d'après Shannon) : Fonction permettant de mesurer la dégradation du contenu informationnel au cours d'un processus de transmission de l'information. Par métonymie, le résultat de cette fonction (la quantité d'information dégradée).

F

Facteur d'impact : Indicateur bibliométrique originellement conçu pour évaluer le nombre de citations d'une revue sur une année par rapport au nombre d'articles qu'elle a publiés les deux ans précédents. Cet indicateur est désormais devenu un critère pour mesurer et évaluer la « qualité » des articles et de leurs auteurs.

Filtre (d'après Couégnas & Famy) : Type de médiation qui s'oppose dans son fonctionnement à la médiation accès, puisqu'il contraint la production du sens. Ainsi, la médiation générique et la médiation médiatisation agissent comme *filtre* dans la construction du sens puisqu'elles impliquent des contraintes – les contraintes sémantiques génériques et les contraintes médiatiques – qui sont autant de normes et de règles à respecter pour que le sens advienne.

Ce respect des règles et son actualisation sont évidemment des procédures non-conscientes qui déterminent la pratique, en cela, on peut parler de structure.

Figurabilité de la science (d'après Jacobi) : Propriété des discours scientifiques spécialisés à être repris, traduit, révélés sous forme iconique scriptuo-visuelle.

G

Geste discursif (proposition Famy d'après Badir) : Faire du discours qui dépasse les considérations purement génériques et stylistiques pour correspondre à une genericité élargie à sa performativité et son intentionnalité : d'actualisation d'un genre gouverné par sa macro-composante vocale, qui le resitue à l'intérieur d'un paradigme. En effet, le genre discursif définit les modalités particulières d'une *prise de position* énonciative par rapport aux attentes doxiques, de manière *réflexive*. Pour résumer, c'est une voix particulière à l'intérieur de la pratique culturelle, qui agit sur le sens.

Gradient de genericité (d'après Couégnas) : Modèle théorique et outil d'analyse qui étudie la double tension qui s'exerce entre les contraintes du genre et la singularité des œuvres produites. Il permet donc de représenter la visée singularisante qui s'exerce au sein d'un horizon générique. Le gradient de genericité propose, du plus contraint au moins contraint, les degrés suivants : socle médiatico-générique, modèles, variétés de modèle, combinatoire et style.

I

Identité numérique habilitante (proposition Famy, d'après les concepts de Goffman) : Identité, construite par le truchement de discours numériques participant d'une collectivité et d'une resignification, par un individu stigmatisé pour répondre l'écart entre son *identité sociale virtuelle* et son *identité sociale réelle*.

Imaginaire (d'après Durand) : Champ dynamique et structuré de constellations stabilisées autour de schèmes et d'archétypes, dont les structures constituent des formes toujours sujettes à modification, servant de protocole motivateur pour tout groupement et association d'images mentales.

Information : Unité minimale porteuse de sens qui possède la propriété de circuler entre deux instances ou plus. C'est l'élément constitutif de la connaissance.

Information savante : Unité minimale porteuse de sens qui transite d'une instance légitime vers une autre instance de manière descendante.

Instauration (proposition Famy à la suite de Couégnas & Fontanille, Latour, Souriau) : Pouvoir d'une sémiologie qui se donne une existence, risquée, jamais prédéterminée, au sein d'une médiation-effectuation. Il s'agit de l'actualisation non-contrainte d'une virtualité. La construction de l'être ne présuppose ni sujet ni objet, ni créateur ni matière brute, mais l'actualisation d'un être dans l'existence.

Interdisciplinarité : Synergie opératoire et dynamique de plusieurs disciplines qui confrontent leurs concepts, théories, protocoles et autres compétences disciplinaires pour permettre la description et l'analyse d'un objet.

Interdiscursivité (d'après l'ADF) : Jeu de renvois, mouvement de va-et-vient, entre des discours ayant des supports textuels différents. Cette propriété relationnelle est constitutive des discours.

M

Médiagenie (proposition Famy d'après le terme de Marion) : Propriété d'une forme de contenu d'être solidarisée à un média de manière privilégiée. Initialement, Philippe Marion forge le terme « médiagenie » sur le même modèle lexicologique que « photogénie » pour décrire ce qui « passe bien » dans un média, ce qui s'y trouve mis en valeur.

Médiation (proposition Famy à la suite de Couégnas & Fontanille) : Milieu actualisant d'une sémiologie, qui, au moment de la description de l'analyse, permet une isomorphie des plans. La médiation est donc l'ensemble des conditions permettant l'effectuation de la sémiologie.

Mémoire discursive artificielle (proposition Famy) : Prothèse de mémoire discursive qui se présente de manière explicite, construite matériellement, qui n'est plus totalement en puissance (comme la mémoire discursive de l'ADF) mais visible et/ou lisible, qui est même mise en scène dans le but d'être la plus fonctionnelle possible. La mémoire discursive artificielle possède un caractère utilitaire, dans la situation dynamique de transmission d'information d'une communauté discursive à une autre.

Migrantes (proposition Famy à la suite de Morin) : Notions ou théories dont la migration d'une discipline à une autre a été féconde et porteuse d'avancées heuristiques. Les notions migrantes constituent l'expression la plus manifeste de l'interdisciplinarité.

Modèle (d'après Bordron) : Deuxième figure de la médiation qui se caractérise par sa propriété de représentation de l'individualité. Le modèle est le modèle de quelque chose, et ce quelque chose est une réalité individuelle, singulière. Il implique de manière nécessaire un certain écart avec la chose modélisée, dont il ne retient que les propriétés pertinentes. Le modèle est donc une mimétique, un « être comme », qui joue le rôle d'intermédiaire entre l'être inatteignable de la chose individuelle et la généralité de la théorie.

Monstration commentée (proposition Famy) : Activité verbale outillée par un support visuel (schéma, imagerie scientifique, imagerie médicale, maquette, illustration, etc.) consistant à formuler une séquence de transmission de savoir par l'intermédiaire de différents mécanismes métalinguistiques et la mise en relation concomitante avec les éléments du visuel.

Mythe 1 (d'après Durand) : Système dynamique au sein duquel se crée un *récit* narratif à partir de schèmes et de leurs archétypes, montrant un certain isomorphisme avec la constellation d'images.

Mythe 2 (proposition Famy d'après Barthes, Hjelmslev) : Sémiose particulière solidarissant un fonctif de contenu (des représentations socioculturelles) et un fonctif d'expression étant lui-même une dénotation (une expression et un contenu solidarisé). Le mythe barthésien permet de dévoiler le signifié second dans un souci de dénonciation des mystifications, quand le mythe ici défini actualise une sémiotique connotative, rendant compte d'une « déformation » sociale inscrite dans la praxis (déformation pouvant trouver sa source dans l'imaginaire collectif).

P

Passeur (Actant) (proposition Famy) : Syncrétisme actantiel qui permet à un actant d'appartenir à deux sémiosphères différentes et d'assurer le programme de traduction de l'information de l'une à l'autre, au niveau de la frontière. Cet actant est instauré par les compétences modales et discursives propres à chaque sémiosphère d'appartenance.

Polyphonie (d'après Bakhtine puis Ducrot) : Propriété énonciative d'un discours ou d'un énoncé qui met en œuvre le principe de dialogisme. La polyphonie est la coprésence de plusieurs « voix » énonciatives à l'intérieur d'un même énoncé.

Présentation (d'après Couégnas & Fontanille) : Saisie de ce qui « fait texte » ou « fait signe » par l'analyste anthroposémioticien. Par cette opération, la signification de l'objet d'étude est construite et projetée dans la description.

Profane(s) (proposition Famy) : Qualificatif pour regrouper les instances énonciatives non-initiées au domaine de connaissances et de compétences, ni à la formation discursive de la communauté d'autorité socialement légitimée.

R

Remédiation : Réénonciation de médiations premières sédimentées dans la praxis énonciative – une remédiation est ainsi une médiation de médiation. Elle ne se réduit pas à une médiatisation mais incarne une réelle sémiose, une « resémiotisation ». La remédiation intervient comme une *résolution* de quelque chose. En s'effectuant, elle pallie les

discontinuités apportées par des ruptures (cognitives, affectives, axiologiques, etc.) au sein d'un contexte de décalage ou d'une situation conflictuelle entre deux parties. Elle joue en cela son plein rôle étymologique de tiers médiateur.

Représentations socioculturelles : Ensemble de symboles et schèmes archétypaux stabilisés intégrés à la praxis comme mémoire discursive collective, constituant le plan du contenu d'un « mythe (2) ».

Resignification (d'après Butler, Paveau) : Processus permis par la propriété d'*agency* du langage qui permet de repolariser une désignation « insultante » dans une axiologie positive à l'intérieur d'un contre-discours.

Requête : Acte de langage grâce auquel le locuteur demande à son interlocuteur d'accomplir un acte non langagier quelconque. La requête est classée parmi les actes de langage « menaçants » car elle menace le « territoire » de l'interlocuteur, il s'agit d'un acte incursif et ce d'autant plus quand cette requête prend la forme d'un ordre.

S

Savoir scientifique : Ensemble structuré et organisé qui articule des informations spécialisées dites savantes. Le savoir scientifique est socialement reconnu comme tel du fait de sa production dans la communauté scientifique légitime.

Schémes 1 (- intégrateurs de la pratique) (d'après Descola) : Dispositions psychiques, sensorimotrices et émotionnelles intériorisées sous forme d'*habitus* qui organisent les significations partagées permettent l'identification d'individus ou de collectivité.

Schéme 2 (de Durand) : « Généralisation dynamique et affective de l'image, il constitue la factivité et la non-substantialité générale de l'imaginaire. (...) Il fait la jonction, non plus comme le voulait Kant, entre l'image et le concept, mais entre les gestes inconscients de la sensorimotricité, entre les dominantes réflexes et les représentations. Ce sont ces schèmes qui forment le squelette dynamique, le canevas fonctionnel de l'imagination. »

Schéme 3 (proposition Famy) : Disposition cognitive de type iconique qui permet d'identifier ce qui se maintient dans un processus de médiation : le noyau sémiotique organisé mobile mais immuable sur le parcours la transmission de l'information, potentiellement générateur de représentations du fait de sa transmission-transformation.

Sémiiose (proposition Famy, d'après Couégnas & Fontanille) : Effectuation dynamique de la fonction sémiotique (association d'un contenu et d'une expression qui deviennent alors fonctionnels) soumise à des conditions de réalisation et à une instance de médiation.

Sémiosphère (d'après Lotman) : Espace sémiotique, à la fois résultat et condition d'existence d'une culture donnée, constituée de différents langages. La sémiosphère est ainsi définie comme un tout (la culture) constitué de parties autonomes et fonctionnelles (les organes) travaillant pour ce tout. La sémiosphère se caractérise par sa capacité à s'auto-décrire et à formuler sa propre grammaire de fonctionnement, et par l'établissement de frontières à sa périphérie, parfois poreuses, permettant de faire passer de l'information en la *traduisant*.

Simulacre (d'après Bordron) : Troisième figure de la médiation qui établit un rapport entre un intérieur et un extérieur. Le simulacre est donc associé à la catégorie interne/externe. Le simulacre délimite, borne, produit un « effet de constitution » presque juridique du lieu du sens et du lieu du hors-sens. Sa fonction est de médier presque « légalement » la compréhension interne au discours et son explication externe.

Socle médiatico-générique (d'après Couégnas & Famy) : Modèle théorique et outil d'analyse opératoire qui a pour but d'identifier des composantes du plan de l'expression appelées « formats médiatiques » et des composantes du plan du contenu, appelées « composantes sémantiques de la généricité ». L'ensemble permet de circonscrire tous les éléments constitutifs d'un genre et son fonctionnement associé à un média donné.

	EXPRESSION	CONTENU
	<i>Formats médiatiques</i>	<i>Composantes sémantiques de la généricité</i>
paradigmatique	Système sémiologique	Thématique
	Morphologie	Dialogique Énonciation / Modalisation
syntagmatique	Distribution	Dialectique
	Accès	Tactique

Stigmate (d'après Goffman) : Propriété d'un sujet qui, du point de vue d'un intersujet, est non-conforme aux attentes normatives fixées par son identité sociale virtuelle. Cette non-conformité induit une disgrâce c'est-à-dire une désignation de la différence et une exclusion par rapport aux « normaux ». Le stigmate est donc relationnel et n'existe qu'au sein d'une relation intersubjective. Il ne s'agit en rien d'un attribut structural de l'identité sociale réelle. Cependant, certains stigmatisés trouvent dans leur réappropriation du stigmate une stratégie identitaire.

T

Termes-pivots (d'après Mortureux) : Termes appartenant à la fois au registre scientifique spécialisé et au registre de la vulgarisation scientifique. Le terme spécialisé est extrait de son milieu légitime, introduit et exhibé dans le registre de vulgarisation afin de lui appliquer des opérations de reformulation et d'explication en vue d'une appropriation par le profane.

Thémata (d'après Holton) : Motifs invariants et structurants qui sous-tendent les modes de pensée, vecteurs de l'imaginaire social.

Traduction (proposition Famy, d'après Latour, Lotman, Couégnas & Fontanille) : Opération sémiotique constituant une médiation entre deux « mondes », la traduction autorise le passage d'un discours à un autre par le truchement d'une transformation dynamique et instauratrice.

V

Vocagénie (proposition Famy) : Propriété d'une configuration de formats médiatiques à se laisser solidariser à une *voix* sémiotique, c'est-à-dire une configuration de composantes sémantiques de la généricité, possédant une performativité particulière.

Voix (proposition Famy) : Organisation de contenu sans médiagénie qui consiste en l'affirmation de composantes sémantiques opérant ensemble, capables de se déployer sur une multiplication de médias et, à un niveau de pertinence pragmatique, se caractérise par une performativité proche de l'*agence*. Ainsi, associée à des configurations de formats médiatiques particulières, elle autorise la création de genres singuliers où le sens agit de manière particulière en chacun d'eux. Forme adjectivale : *vocal(e)*.

Vulgarisation scientifique (propositions Famy) : *[Définition institutionnelle]* Suite de médiations et remédiations organisant la traduction qui s'opère entre une communauté discursive légitime pour produire un certain type de savoir et une communauté non-initiée. Cette traduction peut être prise en charge par un acteur de la communauté discursive d'autorité (paradigme du premier homme) ou par un professionnel de communication (paradigme du troisième homme). Les discours primaires subissent un traitement qui comprend différentes opérations de transformation sur le plan de l'expression et sur le plan du contenu afin de combler une « aliénation culturelle ».

[Définition générique] Association d'un pré-noyau générique « vocal » constitué de la composante dialogique (énonciation seconde débrayée et modalisation assomption forte envers l'univers de référence, dédoublement) et de la composante thématique (science, santé, discours scientifiques) à deux formats médiatiques : la composante distributionnelle caractérisée par l'éclatement et la fragmentation, et la composante morphologique définie par la pluralité et l'englobement. D'un point de vue générique, la vulgarisation scientifique est gouvernée par la composante dialogique, qui aménage le reste des composantes pour articuler deux procès antagonistes : la reproduction et la différenciation vis-à-vis du genre de l'article scientifique qu'elle modalise. Elle met également en œuvre, toujours en association à la thématique en tant que pré-noyau, une mémoire discursive artificielle venant combler les lacunes du récepteur modèle profane, et mettant en scène la pratique discursive des acteurs de la sphère de la recherche fondamentale et ceux de la sphère médicale.

[Définition pratique-existentielle] Geste discursif particulier se manifestant par le genre de la vulgarisation scientifique gouverné par une voix (pré-noyau vocal) elle-même fortement

déterminée par la composante dialogique, possédant une intentionnalité et une performativité particulière (transmettre l'information savante, faire comprendre, informer, faire adhérer, promouvoir) vis-à-vis de la composante thématique (la science et les discours scientifiques).